

Frédéric Boyer

Vaches



P.O.L

Extrait de la publication

Vaches

DU MÊME AUTEUR

<i>Chez le même éditeur</i>	
LA CONSOLATION, <i>roman</i> , 1991	LE VERTIGE DES BLONDES, <i>roman</i> , 1998
EN PRISON, <i>roman</i> , 1992	LE GOÛT DU SUICIDE LENT, <i>poèmes</i> , 1999
DES CHOSES IDIOTES ET DOUCES, <i>roman</i> , Prix du Livre Inter, 1993	PAS AIMÉE, <i>roman</i> , 1999
COMPRENDRE ET COMPATIR, <i>essai</i> , 1993	UNE FÉE, <i>roman</i> , 2000
COMME DES ANGES, <i>roman</i> , 1994	KIDS, <i>poèmes</i> , 2000
EST-CE QUE TU M'AIMES?, <i>roman</i> , 1995	GAGMEN, <i>poèmes</i> , 2002
LE DIEU QUI ÉTAIT MORT SI JEUNE, 1995	LA BIBLE, NOTRE EXIL, 2002
L'ENNEMI D'AMOUR, 1995	SONGS, <i>poèmes</i> , 2003
LES INNOCENTS, <i>roman</i> , 1995	MAUVAIS VIVANTS, <i>nouvelles</i> , 2003
ARRIÈRE, FANTÔMES!, 1996	« NOUS NOUS AIMONS », 2004
DIEU, LE SEXE ET NOUS, 1996	MES AMIS MES AMIS, 2004
NOTRE FAUTE, <i>roman</i> , 1997	ABRAHAM REMIX, 2005
	PATRAQUE, 2006
	<i>Aux éditions Calmann-Lévy</i>
	COMME DES FRÈRES, <i>essai</i> , 1998

Frédéric Boyer

Vaches

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2008
ISBN : 978-2-84682-226-8

www.pol-editeur.fr

Les premières à mourir ce sont les vaches.
Aucun être vivant sur terre n'est aussi temporaire
ni aussi précaire ni aussi transitoire qu'une vache.
Les premières à mourir de soif ce sont les vaches.
Les premières à mourir de mort ce sont les vaches.
Les toutes premières à mourir de nous-mêmes ce
sont les vaches.
Depuis nous n'avons jamais réussi à oublier la
mort certaine des vaches.

Au début l'encombrement d'une vache morte est phénoménal. Mais très vite on peut en ajouter une, en ajouter une, en ajouter une.

Nous sommes devenus à notre tour comme de toutes petites vaches assoiffées. Je sais très bien que la pluie est là, qu'elle est ici dans nos cœurs, nos cœurs qui n'ont rien laissé filtrer.

Les vaches aimaient la pluie. Elles auraient pu facilement aimer autre chose comme nous : l'esprit, la méthode, la puissance. Mais c'est l'eau du ciel finalement qu'elles aimaient.

Les vaches ont des robes pleines de ronces et de fleurs et de poudre des champs. Elles ne savent rien de l'exception de la vie terrestre sous les étoiles. Rien de l'exception de notre vie banale dans l'univers féroce toujours plein de notre cruelle errance avec dans la prairie tant de victoires perdues.

Comment expliquer l'impression qu'elles donnent d'être traversées par la vie même? d'avoir une puissance identique à la vie? Cette vie nue dans les champs. Cette vie sans propriétés. Ce corps immense et lourd et patient des vaches.

L'injustice des paysages rend si inquiétante dans sa quiétude temporelle la gratuite existence sans appel, sans justification des vaches.

Les vaches aimaient s'asseoir dans le soleil et s'arroser de poudre des champs, s'asperger de poussière des talus, s'envelopper de fines particules d'insectes bourdonnants.

Les vaches sont nos doubles, mais qui étaient les vaches?

Nous appelons vache une vache relativement aux territoires balisés par les jugements de notre conscience solitaire et déchirée.

Une vache est l'idée adéquate d'autres existences qui sont causes de la nôtre.

Il y a l'existence des vaches. Comme il y a l'existence des langues étrangères à toutes les langues. Comme il y a l'existence des ombres dans la caverne à vaches. Mais est-ce qu'une vache pense comme sien son corps de vache? Se reconnaît-elle chaque matin comme nous croyons nous reconnaître dans le miroir?

Les vaches sont le sable de nos pensées qui s'écoulent au fond d'anciens abîmes. Les vaches nous ont imposé leur poignante abstraction. Le moment où elles peuvent penser chanter dans les prés et que nous ne les entendrons pas.

Mais combien d'infinies abstractions sont nécessaires pour reconnaître infailliblement une vache?

Les premiers d'entre nous à éviter le regard des vaches ont poussé un cri plaintif au possible qui s'éloignait.

Les vaches sont utiles et certaines. Leur existence est un nombre infini de présents successifs.

On comprend alors avec quel plaisir nous les avons exterminées.

Les vaches ne furent elles-mêmes qu'en rassemblant dans leur propre finitude l'infinie totalité où elles se trouvaient. Sous un arbre. Dans un pré. Sur la terre perdue dans l'univers.

Très vite l'être humain a jaloué les vaches. Ah si les dieux m'avaient revêtu d'une telle force – c'est la voix étranglée de Télémaque minuscule qui retentit dans l'*Odysée*.

Les vaches ne lisent pas dans nos cœurs. Elles ne nous comprennent pas mieux que nous-mêmes.

Jamais elles ne demandent notre reconnaissance ni notre gratitude ni notre haine comme nous le demandons à nous-mêmes. Et jamais nous ne les avons contemplées dans leur vérité.

Penser, ont su aussitôt les vaches en présence de nous, suscite l'indifférence générale. C'est seulement quand les dangers deviennent évidents que cesse l'indifférence. En présence de nous les vaches l'ont appris à leurs dépens.

Les personnes humaines trouvent aujourd'hui que les vaches n'ont plus figure humaine. Elles n'ont laissé derrière elles ni maîtres à penser ni histoires déchirantes ni métaphores sanglantes.

Les vaches vivent à l'horizon dans l'immanence des champs. Loin de nous. Loin de tous.

Prenez un animal quelconque et faites une liste de ses souffrances. C'est un jeu d'enfant depuis les débuts de la vie sur terre.

Dans notre langage le mot vache est un mot vide, un mot creux et attirant. Et encore quand l'être vivant vache n'existera plus, et encore quand le nom de vache n'aura plus de sens pour nous, et encore quand l'idée de vache aura disparu de ce monde.

Les vaches ressortiront de l'abîme plus resplendissantes que jamais.

On les aura anéanties, englouties, écrasées. Elles auront succombé et se seront noyées. Une vache nous donne toujours le sentiment d'être revenue d'anciens désastres.

Plus nous regardions les vaches plus nous nous haïssions. À quoi aurions-nous ressemblé sans les vaches ?

Elles inondent les prés de leur géométrie massive et lente.

Toutes les fois où les vaches pensent à la mort, quelqu'un tue une vache. Dans chaque vache il y a quelqu'un à tuer. Un monstre à sacrifier qui n'est pas la vache elle-même mais très probablement nous-mêmes.

Nous disons : si la vache maîtrise le langage – et donc son application – elle doit forcément savoir ce que signifient les mots. Et nous la frappons sans retenue quand elle ne sait pas et

qu'elle ne vient pas à l'appel de son nom de vache.

Probablement que les vaches nous rappellent impitoyablement quelqu'un.

Les vaches ont trouvé ennuyeux de n'aimer personne. Pourquoi aiment-elles ce qu'elles aiment sinon pour ne pas aimer personne, sinon pour ne pas mourir seules – ce à quoi elles n'échapperont pas ?

Le poison ce fut d'espérer qu'elles puissent exprimer un jour ce qu'elles aimaient.

C'est sans importance d'avoir aimé leur nom.

70 % du bétail a crevé. Personne ne savait où partaient les vaches quand elles mouraient de soif. On aurait voulu qu'elles puissent ne pas vouloir ne pas vouloir mourir.

Sur les écaillés cuites et recuites de la terre les vaches ont arrimé le grand char gémissant de la migration vivante. Les vaches n'ayant ni ici-bas ni au-delà.

Les vaches n'avaient rien à maudire, n'avaient aucun regret d'innombrables survivances d'anciens mondes mal disparus. Ni de terre lointaine à conquérir ni d'océan à traverser.

Les vaches n'ont jamais dominé rien ni personne.

Après les vaches, à qui le tour? On a rougi et baissé les yeux. On a pensé à nos millénaires de malfaçon.

J'aurais voulu qu'elles sachent qu'elles devaient rester là où elles-mêmes se doutaient qu'elles mourraient, où elles-mêmes se doutaient un peu qu'elles ne pourraient pas rester quand la canicule a frappé la terre des vaches.

J'aurais voulu qu'elles se souviennent.

Jamais vache n'a bu la couleur du sang frais. Mais a toujours su quel genre d'arbre c'était. Un châtaignier par exemple.

La mémoire des vaches n'a pas de profondeur. Elle est plate et douce et répétitive comme un très

quand elles n'auront plus aucun nom, plus aucune forme, quand elles ne diront plus rien à notre esprit humain vengeur, quand les vaches pour nous seront devenues inexistantes, des vaches nulles, des vaches vaines, des zéros de vaches, à cette limite elles auront atteint l'autre limite aussi, la limite où les vaches sont sacrées, infiniment petites, infiniment précieuses. Il y aura sur les immenses prairies sauvages de la poudre de vache étincelante. Elles seront sacrées dans l'existence collective et machinale. Sacrées dans le repos indistinct de toute espèce sous les eaux de la pluie. C'est alors qu'en pleurs nous les appellerons dans les bois, dans les prés, dans notre ciel vide.

Achévé d'imprimer en novembre 2007
dans les ateliers de la Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy (Nièvre)
N° d'éditeur : 2022 – N° d'édition : 155621
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : janvier 2008
Imprimé en France